

Lisbonne design



FRANCISCO CAPELO

EN COLLECTIONNANT meubles et objets du XX^e siècle, surtout ceux des années 60, Francisco Capelo, financier et homme de médias, voulait les offrir au public, pour une « *pédagogie du goût* ». C'est chose faite avec la création, à Lisbonne, du Musée du Design, symbole de la modernisation culturelle du Portugal, comme l'est, à Porto, l'ouverture du Musée d'art contemporain.

Lire page 35

International	2	Tableau de bord	28
Européennes	8	Aujourd'hui	31
France-société	14	Météorologie, jeux ..	34
Régions	18	Culture	35
Carnet	19	Guide culturel	37
Horizons	20	Kiosque	38
Entreprises	25	Abonnements	38
Communication	27	Radio-Télévision	39

ARTS Il fallait bien que le Portugal, dont on sait la vitalité économique nouvelle et le rayonnement sur la scène diplomatique européenne, construisse des édifices culturels à la di-

mension de ses ambitions. ● **DANS** le Centre culturel de Belém, à Lisbonne, vient d'ouvrir le Musée du design, collection privée réunie par Francisco Capelo. ● **CE DERNIER**, homme d'affaires

et de médias, a acquis mobilier et objets d'art du XX^e siècle qu'il a confiés au musée pour favoriser « une pédagogie du goût ». ● **SUR LES RIVES** du Douro, à Porto, l'architecte Alvaro Siza

a construit dans les jardins de la Fondation Serralvès un nouveau Musée d'art contemporain d'une pureté janséniste, bien dans sa manière. Là seront installés une collection qui se

constitue et un centre de documentation. En attendant, se tient l'exposition inaugurale intitulée « Circa 1968 », réunissant des artistes des deux côtés de l'Atlantique.

Lisbonne et le Portugal passent à l'heure du design

Ouvert en mai dans le centre culturel de Belém, le Musée du design est le signe d'une mobilisation commune du public et du privé en faveur des nouvelles disciplines artistiques

MUSEU DO DESIGN. Centro cultural de Belém. Praça do Império 1400 Lisbonne. Tél. : (351-1) 361-24-00. Tous les jours de 11 heures à 20 heures. 500 escudos (2,5 €). Catalogue *Luxe, Pop et Cool*, 320 p., 10 000 escudos (50 €).

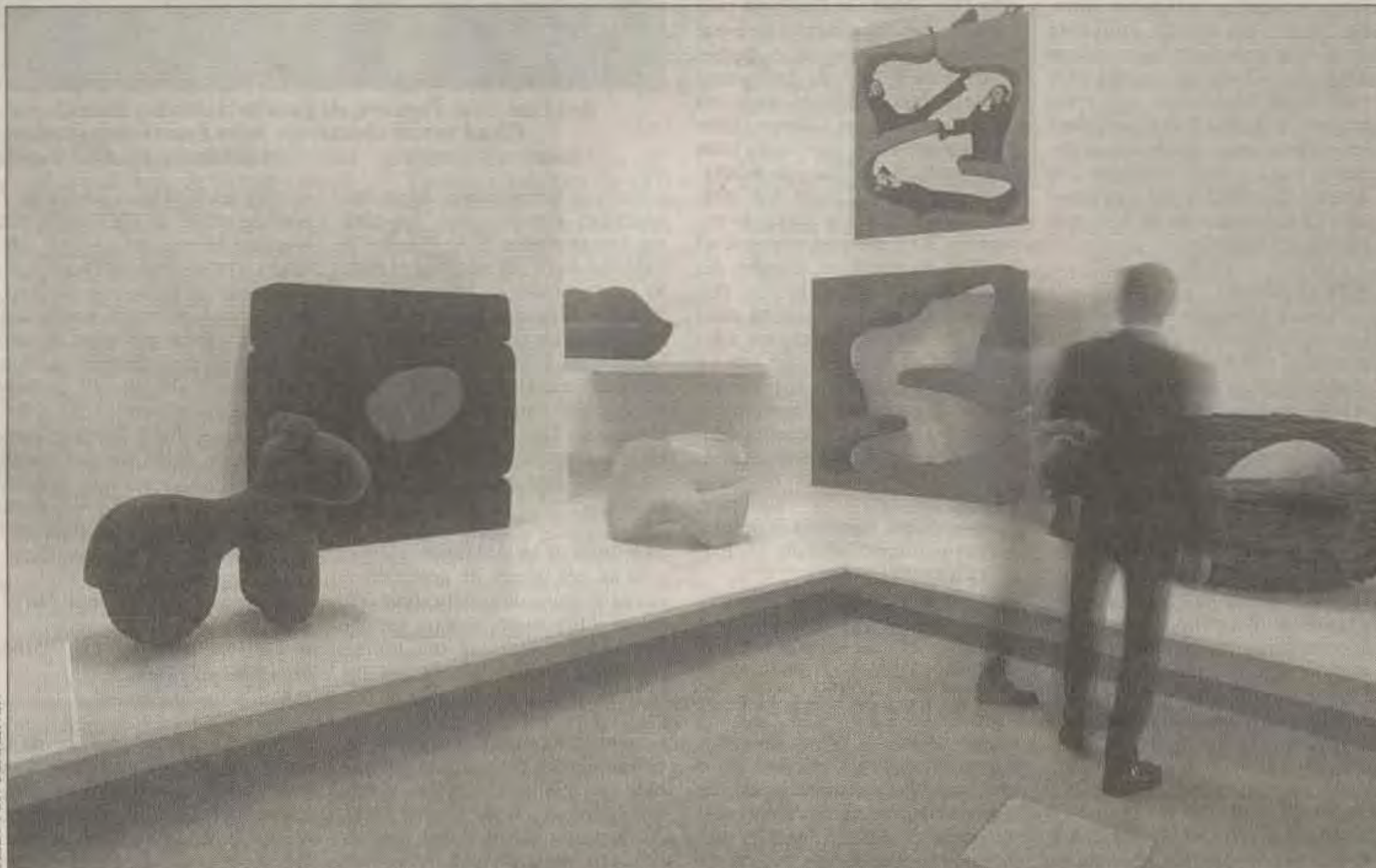
LISBONNE

de notre envoyée spéciale

Lisbonne n'est pas la première ville à laquelle on pense pour un nouveau musée du design, art mixte dont l'effervescence créative est liée à une demande industrielle et marchande. La capitale portugaise a gardé l'image austère et mélancolique d'une cité où des hommes en pardessus, fines lunettes et chapeau mou, passent en rasant les murs comme des multiples d'un écrivain qui voulut emprunter d'autres identités car son nom était personne - *peessoa*. Mais il faut se rendre à cette évidence : Lisbonne n'est plus la capitale d'un pays oublié aux confins de l'Europe ; Lisbonne est pour le meilleur - sa vitalité - et pour le pire - spéculation immobilière, banlieues champignons -, un chaudron bouillonnant où seul le centre ancien de la cité sauve encore son caractère.

Et quel caractère ! Un paysage urbain où l'ordre le dispute constamment au chaos, taillant les rues comme des ravines, ménageant des esplanades perchées, côté Chiado, côté Alfama, comme s'il fallait à chaque instant vérifier que la ville a survécu aux incendies et aux tremblements de terre. Mouvement vital, des tramways agiles font le grand huit, abordent les pentes à l'arraché. La géométrie urbaine admet courbes et contre-courbes avant de s'installer, au cordeau, dans l'étroite vallée d'en bas. En prolongement de la place du Commerce, place d'armes d'une circumnavigation intercontinentale dont le souvenir semble planer au-dessus de la moindre rencontre, de la moindre conversation.

C'est sans doute de cette âme ultramarine que les Portugais ont tiré la force de résister aux années de dictature et d'enfermement. Et le désir aujourd'hui si vif de s'ouvrir à une société libérale, européenne et curieuse de nouveautés. Vingt-cinq ans après la « révolution des œillets », le week-end du 1^{er} mai, trois événements marquaient, en plus des cérémonies officielles, cet anniversaire. En trois points de la ville.



Au Musée du design de Lisbonne, les années « pop » illustrées par des sièges en mousse et jersey de couleur de Verner Panton.

Dans le centre, une foule de figurants motivés agitaient des drapeaux comme en 1974 pour les caméras de Maria de Medeiros, qui tourne actuellement le premier film évoquant cette page d'histoire. Pendant ce temps, à l'est, le site de l'Expo 98 inaugurerait sa conversion partielle en centre commercial géant, attirant de partout des badauds, pris dans un immense embouteillage. Tandis qu'à l'ouest, près de la tour de Belém, au bord du Tage, le ministre de la culture déclarait ouvert le Musée du design, collection privée confiée à l'Etat, devant un parterre international d'invités. La politique, l'art et la marchandise, au rendez-vous d'une société en mouvement.

Si des Parisiens, historiens, galeristes des deux rives, et quelques Londoniens, experts en pop, étaient de la fête, c'est qu'ils ont aidé, approvisionné et conseillé le rassembleur, en quelques années, de cette collection qui veut l'offrir « pour une pédagogie du goût ». Qui est Francisco Capelo ? Jeune homme pressé de quarante-cinq ans, l'air d'un Ama-

deus du business, financier chanceux, patron d'un magazine, *City*, et d'une chaîne de télévision - pour le compte d'un magnat portugais aux multiples activités (dont *Record*, le quotidien sportif du pays), il a d'abord acquis pour cet homme d'affaires un ensemble d'art contemporain présenté depuis 1997 à Sintra.

PARCOURS SÉRIEUX ET JOYEUX

Avec ses propres fonds, il collectionnait du mobilier et des objets d'art du XX^e siècle dont le musée de Belém montre désormais quelque 250 pièces sur les 600 déjà réunies. Le parcours proposé est à la fois sérieux et joyeux. Rigoureux comme le bâtiment-forteresse de Vittorio Gregotti et sérieux comme la mise en scène des architectes Margarida Veiga et Paul Vandeboternet qui ont su tirer parti d'un volume ingrat - très haut, très long - en créant des brisures, des mezzanines, des pans inclinés où s'accrochent une partie des meubles, pour inciter au regard en diagonale.

Parcours joyeux aussi, un peu dillettante, précis sans être exhaustif, qui met en valeur les moments les plus colorés - blanc, rouge, jaune comme les sièges gonflables et les mousses des années 60 quand on marchait sur la Lune -, et les plus ironiques - le kitsch faussement sauvage des années 90 ou la déglingue savante et préméditée des années 80, les années Memphis en Italie.

Il n'est jamais aisé de rassembler le XX^e siècle, même si l'on commence ici prudemment vers 1937 en montrant, pour les années 40, certaines pièces uniques - des candélabres de Raymond Subes - qui relèvent plus de la commande traditionnelle que de l'appellation « design », celle qui signifie recours à la série, réelle ou espérée. Le style « grenier » pour le troisième millénaire est toujours à redouter : les sautes d'humeur et les retournements d'invention des créateurs contemporains font basculer le métronome à un rythme tel que le bric-à-brac n'est jamais loin.

Ici, les rapprochements sont stimulants : la sortie d'usine des premières Vespa patronne l'arrivée des meubles en métal et en bois moulé (Prouvé et Charles Eames dans le même lot) ; les banquettes en fausse fourrure pour fin de soirée époque *Blow-Up* voisinent avec les sièges en cuir blanc des années yé-yé ; l'Italie polychrome et les matières molles de Gaetano Pesce répondent aux nuages métallisés des Japonais à la mode du Milan des années Sottsass ; plus loin les chaises-pagnes de Garouste et Bonnetti, nouveaux « barbares », s'approchent des velours rouges façon Dali-Madonna. Et tout rentre dans l'ordre, la pureté, la minceur des années « clean », les nôtres, celles qui voudraient l'être.

On peut imaginer les étudiants des beaux-arts et des écoles de design du pays trouvant leur bonheur dans ce lieu, unique en Europe tant que les musées parisiens, en travaux, ne sont pas rouverts.

M. Ch.

TROIS QUESTIONS À...

FRANCISCO CAPELO

1 Pour qui avez-vous réuni cette collection ?

Dans mon enfance, on entendait à la radio parler de « l'étranger ». Pour moi, l'étranger, c'était un pays, et l'Espagne était une barrière entre nous et « l'étranger ». Un pays où il se passait des choses auxquelles nous n'avions pas accès. La première fois que je suis sorti, ce fut Paris, où j'ai pu voir tout ce qui nous avait manqué. Je fais les choses pour combler des vides, pas pour meubler des maisons. Je rassemble des objets qui, par leur nature, peuvent parler aux générations futures de ce siècle qui a été le mien. L'accès aux œuvres à travers les livres ne suffit pas. Il faut être près d'eux.

2 Quels sont le statut de la collection et vos rapports avec l'Etat ?

C'est un dépôt avec donation. Le conseil culturel du musée gère culturellement les expositions, et les donations éventuelles que d'autres voudraient faire au musée. Mais je dispose d'un droit de veto. Je vais continuer à l'enrichir jusqu'à ma mort. Le fait que le gouvernement s'engage de son côté et exprime sa satisfaction est un symbole positif d'une société qui n'est plus crispée.

3 Quel a été votre premier achat ? Pourquoi les pays nordiques sont-ils si peu représentés ?

C'était, en 1972, une desserte en plastique moulé de Joe Colombo. Ce qui me touche, ce sont les rapports entre ces objets et l'art de l'époque : quand on voit un luminaire de Sarfati, on pense à un mobile de Calder. Pour moi, la France et l'Italie sont les principaux foyers de design, j'aime beaucoup aussi l'époque pop, son humour. Ou celui de ce meuble-bar de 1937 d'un ébéniste français, en acajou et cuir, monté sur des patins de métal. C'est vrai que je fais les choses vite. Je lis, j'étudie, je consulte ceux qui savent, j'apprends.

Propos recueillis par Michèle Champenois